

**MALRAUX ET L'INTELLIGENTSIA PARISIENNE  
AU TEMPS DU RPF**



**Malraux à la tribune**

(D.R.)

*Cette plaquette a fait partie d'un essai disponible intitulé Malraux l'épée et la plume. Mais il me semble important de rappeler qu'elles furent l'attitude et les propos des communistes et des sartriens à cette époque. Lorsqu'il s'agrégea au gaullisme, Malraux eut cette remarque : « Il faut s'attendre à être insulté. » Il le fut.*

Dans un contexte de menaces accumulées, au moment où la guerre d'Indochine détruit l'idée constitutionnelle d'Union française, au moment que le stalinisme accroît sa puissance interne et externe jusqu'à l'insupportable, que Truman s'engage dans la « guerre froide », et qu'un vent de guerre civile souffle sur la France, Charles de Gaulle, en retrait de la République depuis le mois de janvier 1946, annonce, le lundi 7 avril 1947 à Strasbourg, la constitution du Rassemblement du peuple français (RPF).

Il n'entre pas dans notre propos de disserte sur les buts, les succès, les vicissitudes du RPF. Nous dirons, simplement, que dans l'esprit de De Gaulle comme dans celui de Malraux, le RPF doit regrouper, par-dessus les vieilles divisions partisans, le plus grand nombre possible de Français afin de rénover l'État, afin de sortir la France de la mangrove où, de nouveau, elle s'enlise.

Malraux, qui fut un des membres du petit groupe des fondateurs de l'Union gaulliste, sera pour le Rassemblement un prestigieux délégué à la propagande. Il désire faire le lien entre la Résistance et le RPF qu'il considère comme un « mouvement salut public<sup>1</sup>»,

---

<sup>1</sup>.- Il déclare dans *Carrefour* (n° 185, mercredi 31 mars 1948) : « Le gaullisme n'est pas une théorie comme le marxisme et même le fascisme, c'est un mouvement de salut public. » Le gaullisme, tel que le conçoit et le présente Malraux, c'est une union nationale, un peuple en lutte contre son destin ; un peuple qui revendique à la fois l'héritage de Jaurès (la justice sociale) et celui de Leclerc (la lutte jusqu'au bout) ; la générosité alliée à la volonté. Il place de Gaulle dans ce qu'il nomme « le bloc Michelet ». Un bloc caractérisé par une commune passion pour la liberté et le bien public, par la volonté et l'ambition d'affronter l'Histoire. [C'est, à peu près, ce qu'il dit à Claude Santelli dans *La légende du siècle* - un somptueux dialogue (neuf émissions de cinquante minutes – ORTF), imaginé et réalisé par Claude Santelli et Françoise Verny et diffusé du mois d'avril au mois de novembre 1972.]

constitué dans « l'intérêt général<sup>2</sup> » d'un pays démocratique menacé par le totalitarisme stalinien. « Je le précise bien, dira-t-il le 2 juillet 1947 au Vélodrome d'Hiver, nous avons deux idées fondamentales, l'une est responsabilité, donc autorité, et l'autre est liberté, et il est bien entendu que la première est au service de la seconde. » En somme, pour Malraux, rien n'a changé de ses priorités : responsabilité, efficacité, liberté. Ajoutons à cela, ainsi que le suggère Pierre Lavéry<sup>3</sup>, le désir d'une « action commune qui, dans le péril, stimule les volontés, exhause les hommes au-dessus de ce qu'ils sont dans l'ordinaire des jours, permet leur participation active à leur propre destin, suscite leur refus de la fatalité », et nous aurons – exprimée – « l'essence même du gaullisme ». Tel qu'il est pour de Gaulle et pour Malraux : une façon de vivre, lucide et tenace ; l'effort par lequel l'homme refuse la soumission, s'oppose aux forces qui le nient.

Malraux fonde un hebdomadaire, *Le Rassemblement* (dirigé par Albert Ollivier, animé par Pascal Pia et Jean Chauveau), et une revue mensuelle avec le concours de Claude Mauriac : *Liberté de l'esprit*. (L'hebdomadaire *Carrefour*, s'il ne cache pas ses sympathies gaullistes, ne dépend pas du RPF). Il met en scène les discours du général de Gaulle, il écrit des articles, des éditoriaux, accepte des entretiens. Il monte aussi à la tribune pour y prononcer des discours souvent inspirés où le sens politique, servi par une immense culture, se combine à la fulgurance poétique et au romantisme social.

Après avoir assisté, ébloui, un peu effaré, à un de ces déferlements (discours du 17 février 1948 dans lequel Malraux stigmatise l'impuissance du gouvernement devant le drame indochinois, puis dénonce la menace que représente, pour le monde libre, un communisme régi par un despote calculateur, froid, aussi impitoyable qu'Hitler), François Mauriac écrit un article subtil, un rien cruel, qui paraît en première page du *Figaro* le 19 février 1948, sous le titre : « Malraux ou la vie d'un joueur ».

---

<sup>2</sup> .- Discours prononcé au Vélodrome d'Hiver, le 2 juillet 1947. « Je rappelle, ajoute Malraux, aux amateurs de fascisme que la formule appartient à Robespierre qui en est l'inventeur. »

<sup>3</sup> .- Dans la revue *Espoir*, n°111, avril 1997, « Charles de Gaulle – André Malraux, deux humanistes dans le siècle », p.31.

Tout en marquant nettement la différence entre la valeur des hommes cités, il établit un parallèle entre Malraux et le Barrès de *L'Appel au soldat* : « Le voici parvenu, ce fils de l'aventure, au même point que le grand bourgeois sédentaire qui n'était jamais sorti de son cabinet : à l'appel au soldat ; mais non pas au soldat en tant que soldat (...). Sur ce point encore, Malraux a plus de chance que Barrès, car ce n'est pas le soldat qui compte surtout dans Charles de Gaulle : l'appel de Malraux s'adresse à un homme qui a déjà marqué l'Histoire de sa puissante griffe. Barrès à vingt-cinq ans, député boulangiste de Nancy, en était réduit à suivre un cheval noir, une barbe blonde, un uniforme. Malraux, dans la force de l'âge, s'attache à un chef qu'il croit capable non seulement de changer le destin français, mais surtout de contrecarrer en Europe les desseins de Staline. (...) Car c'est contre le formidable Staline qu'il mène sa partie, ce David sans âge. Il se bat contre Staline beaucoup plus qu'il ne se bat pour De Gaulle. Irai-je au bout de ma pensée ? Je crois à André Malraux assez de superbe pour qu'il considère Charles de Gaulle comme une carte de son propre jeu. »

Que Malraux ait eu, consciemment, cet orgueil, nous ne le pensons pas. Mais il est certain qu'en la personne de Charles de Gaulle, il a trouvé un compagnon de lutte à sa hauteur : le libérateur de la patrie, un « militaire-écrivain », capable d'être un chef d'État, une figure de proue de l'Histoire, auquel il peut se dévouer sans déchoir.

Retrouvant sa fougue des années trente, il souligne les errements des progressistes naïfs et les manœuvres des staliniens. Aussi s'attire-t-il la haine, tenace, d'une *intelligentsia* fascinée par le marxisme, et celle des manœuvriers de la plume au service du Parti.

## **MALRAUX ET L'ÉQUIPE DES *TEMPS MODERNES***

À son retour du stalag de Trèves, Jean-Paul Sartre essaie de fonder, au mois d'avril 1941, avec quelques amis, un groupe de résistance intellectuelle, « Socialisme et liberté », vite dispersé, avant de rejoindre le Comité national des Écrivains en 1943. Le 2 juin, sa pièce, *Les Mouches*, visée par la censure allemande et créée par Charles Dullin au Théâtre de la Cité, est fort mal accueillie par la critique collaborationniste sans, pour cela, influencer beaucoup sur les événements. Auparavant, il a publié des articles et un entretien dans la

revue collaborationniste *Comœdia*. En 1944, en fin de partie, il écrit dans la presse clandestine (*Combat*, *Les Lettres françaises*) ; le 27 mai, c'est la première, devant un parterre d'officiers allemands, de *Huis clos* une pièce qui clarifie les thèses de *L'Être et le Néant* (1943). En somme, une pseudo-résistance<sup>4</sup>, relayée, selon le mot de Camus, par une politique de « censeur ».

Il abandonne l'enseignement en septembre 1944, traînant un vrai complexe des « mains blanches » qu'il transmettra à certains de ses personnages (Oreste, Mathieu, Brunet, Philippe, Hugo, etc.) et qui le conduira vers le Parti et ses vertiges aussi sûrement que le canot d'Arthur Gordon Pym de Nantucket s'en est allé, happé, vers le gouffre austral.

Pour l'heure, les communistes ne l'apprécient guère et c'est Roger Garaudy – alors stalinien obéissant – qui est chargé de l'exécuter (*Une littérature de fossoyeurs : un faux prophète : Jean-Paul Sartre*, 1948) avant qu'il ne soit traité de « hyène » et « d'intellectuel flic ». Mais ces injures glissent sur Sartre. Mieux : elles le stimulent et il continue sa marche vers le Parti contre lequel, en avril 1947, il a défendu Paul Nizan. Sa hargne, il la destine à Charles de Gaulle (en qui il voit, peut-être, un substitut de Joseph Mancy, son beau-père, le modèle du général Lacaze des *Chemins de la liberté*), à Malraux et, enfin, à Camus après la parution, en 1951, de *L'Homme révolté*.

Lorsqu'il constitue le Comité directeur des *Temps modernes*, Sartre propose à Malraux d'y participer. Celui-ci, qui combat en Alsace, refuse. Il n'aime ni Sartre ni Beauvoir. Des littérateurs, des discoureurs, selon lui, auxquels, déjà, en avril 1941, il a refusé de se joindre. À propos des *Temps modernes*, il dira à Roger Stéphane<sup>5</sup> : « J'ai vu le numéro zéro (de la revue), elle sera extraordinairement non littéraire, anti-littéraire et puis elle sera ennuyeuse. Pour qu'un article paraisse à Sartre digne d'être lu aux fins de publication, il faut qu'il ait un minimum de quatre cents pages. »

---

<sup>4</sup> . Voir, en particulier, le livre de Gilbert Joseph : *Une si douce Occupation. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940-1944*, Paris, Albin-Michel, 1991, 380 p. En 1943, Simone de Beauvoir travaille pour Radio-Vichy.

<sup>5</sup>.- Qui le rapporte aussi dans *Fin d'une jeunesse*, *op.cit.*, p. 68.

En fait, Malraux n'aime pas les écrits de Sartre<sup>6</sup> ; il estime qu'il pense toujours en décalage avec l'Histoire. Il n'est pas intervenu pour l'Espagne. Il n'a résisté qu'avec sa plume. Il va se lier au Parti au moment où l'URSS est devenue une des plus terribles dictatures du monde. Ce philosophe de la liberté (piégée) a le goût des régimes où celle-ci est abolie – URSS, Cuba, Chine rouge sang – et des groupuscules liberticides. Après qu'en 1968, Sartre eut attaqué, insulté Raymond Aron, à son neveu qui l'interrogeait sur les raisons de ce sectarisme, Malraux répondit : « ... Quant à Sartre, ne le dis à personne: il est bêêêête... pas bête, bien sûr, comme le premier venu ( ... ), mais comme l'esprit faux qu'il a toujours été, avec, en plus, cette manière de dire en cinq cents pages ce qui en vaudrait trente, surtout quand il se trompe ; il y a à cet égard, dans son livre sur Genet des sommets de niaiserie, notamment sur le capitalisme et les procès de Moscou<sup>7</sup>. »

Au printemps 1947, lorsque Arthur Koestler organise une rencontre entre Sartre, Beauvoir, Camus et Malraux, l'entretien se termine dans la confusion. Jean Lacouture, qui a interrogé Koestler, donne des précisions sur ce dialogue manqué : « On commence à discuter. « Le prolétariat... » fait Camus. « Le prolétariat ? Qu'est-ce que c'est que ça ? coupe Malraux. Je ne peux pas admettre qu'on lance des mots comme ça sans les définir... » Camus s'énervé, s'embrouille dans sa définition. Sartre se fâche. C'est raté... et pour longtemps<sup>8</sup>. » Jean Lacouture ajoute (*ibid.*) que Camus – sachant pourtant ce qu'il doit à Malraux – écrira un *Homme révolté* d'où Malraux est absent. « Quant aux animateurs des *Temps modernes*, leur hostilité envers Malraux ne cessera de croître. »

---

<sup>6</sup>.- (À part *Les Mots*, un récit autobiographique, qu'il a apprécié.) L'œuvre de Sartre va à l'inverse de celle de Malraux et s'en inspire. La *Nausée* reprend, sous un plus lourd appareil, bien des thèmes des *Conquérants*, de *La Voie royale* et de *La Condition humaine*. [À leur traitement respectif du thème de l'arbre (la racine de marronnier et les noyers de l'Altenburg, par exemple), on peut mesurer ce qui sépare les deux écrivains.]

<sup>7</sup>.- Alain Malraux, *Les Marronniers de Boulogne* (seconde version augmentée). Paris, Bartillat, 1996, 376 p., p. 306.

<sup>8</sup>.- Voir Jean Lacouture, *André Malraux. Une vie dans le siècle*, Paris, Seuil, 1973, 424 p., p. 345.

Pour Malraux, cette équipe passera la mesure peu de temps après. Animant à la radio une émission, *La Tribune des Temps modernes*, Sartre, Beauvoir, Merleau-Ponty, Pontalis et Bonnafé s'en prendront à la personne du général de Gaulle, le 20 octobre 1947, dans un tel délire qu'on peut se demander si ces intellectuels, en principe responsables, n'étaient pas en état d'ivresse... « Maréchal, général, captent les auditeurs, c'est tout un ! » Et encore : « Quand vous regardez les affiches du RPF, qui gueulent sur tous les murs de Paris, vous l'avez vu, ce grand portrait du général ?... Ça donne un choc, je vous l'assure : cette petite moustache, et puis ces paupières lourdes... À part la mèche sur le front, tout y est, je vous dis, tout ! Et tout le monde se dit en passant : "Mais... c'est..."<sup>9</sup> »

Ces sottises, ces indécentes politiques firent scandale.

Aussi la crise, latente, entre l'équipe des *Temps modernes* et Malraux, éclatera-t-elle quelques mois plus tard au moment où, en juillet 1948, dans le n° 34 de la revue, Merleau-Ponty, porte-parole de Sartre contre Malraux comme le sera Jeanson contre Camus, publie un article, injurieux, à l'égard du délégué à la propagande du RPF. Cet article, intitulé : « Le cours des choses », répond, implicitement et explicitement, à plusieurs déclarations de Malraux. Le groupe des *Temps modernes*, dont le patron n'arrivera jamais à se déprendre du marxisme, n'apprécie pas les prises de position anticommunistes de Malraux. Notamment son « Appel aux intellectuels » (salle Pleyel, le 5 mars 1948) Ce texte, qui frappait fort, sert depuis, de postface aux *Conquérants*. Il y affirmait, entre autres, qu'« il n'était pas prévu que les "lendemain qui chantent" seraient ce long hululement qui monte de la Caspienne à la mer Blanche, et que leur chant serait le chant des bagnards. »

---

<sup>9</sup> .- Voir Annie Cohen-Solal, *Sartre*. Paris, Gallimard, 1985, 725 p. pp. 386-387.



**1970 : Sartre et Beauvoir distribuant *La Cause du Peuple* (journal maoïste) sur les boulevards. (D.R.)**

D'autre part, dans des entretiens avec James Burnham<sup>10</sup>, il a réglé le compte d'accusations ridicules (de Gaulle fasciste ? « Il est comique de voir traiter d'antirépublicain l'homme qui a rétabli la République, de chef des collaborateurs l'homme qui les a écrasés, d'antisémite l'homme qui a supprimé les lois raciales, d'adversaire du vote des femmes l'homme qui l'a institué en France »), et il réaffirme : « Il n'y a pas de démocratie véritable là où existe un parti communiste puissant », car ce parti puissant, totalitaire, se réclame d'un État totalitaire où un « quatrième pouvoir », la police d'État, jette dans les camps des millions d'êtres humains.

Jugeant qu'il lui est difficile d'attaquer Malraux sous cet angle, Merleau-Ponty lui reproche d'avoir publié dans *Le Rassemblement*, le 31 janvier 1948, un extrait d'une lettre à lui adressée par Victor Serge, peu avant sa mort. Et, s'il ne l'accuse pas de falsification, il publie à son tour, deux lettres en tête de son article : une lettre de la veuve de

---

<sup>10</sup> .- « Dialogue Marlaux-Burnham », dans *Carrefour*, 31 mars 1948 et dans *Le Rassemblement*, 10 avril et 17 avril 1948.

Trotsky qui reproche à Malraux d'avoir toujours fait le jeu de Staline, et une lettre, anonyme, d'un « ami américain » qui voit Malraux comme un « stalinien » et, peut-être, un fasciste. D'autre part, une déclaration, qu'aurait faite Malraux à Sulzberger, correspondant du *New York Times* (« S'il y avait aujourd'hui en France un mouvement trotskiste qui eût quelque chance de succès au lieu de la poignée de discuteurs qui se querellent avec les communistes, je serais trotskiste et non gaulliste<sup>11</sup>. ») permet à Merleau-Ponty d'injurier Malraux. C'est, dit-il, un « imposteur » dont la vision politique est « paranoïaque », « ultrasubjective », « délirante » : « Cédant à la passion de faire quelque chose à tout prix, Malraux ne consent à voir son mouvement qu'à travers son propre passé, il laisse entendre qu'il reste le même, que son gaullisme d'aujourd'hui c'est son trotskisme d'hier (...). Nous sommes en pleine brume intellectuelle. Mais, à ce moment même, et dans la mesure où il cède au vertige du moi, Malraux cesse d'être une cause en politique (...). Par complaisance envers lui-même, il devient chose et instrument. »

Instrument de la politique atlantiste, cela va sans dire. Mais comment peut-il être en même temps stalinien ? C'est un des mystères de cet article qui manque de cohérence. Peu importe, semble penser Merleau-Ponty. « Si nous en voulons à Malraux, à Koestler, à Maulnier, à Burnham », c'est qu'ils ont « chacun à leur manière, consenti au chaos, pris leur retraite. (Francis Jeanson dans son article : « Camus ou l'âme révoltée<sup>12</sup> » adressera, à Camus, à peu près les mêmes reproches.) Malraux se fâche. Il voit là l'occasion de remettre à leur place ces tyranneaux qui menacent la République des Lettres, les participants à l'émission de radio du mois d'octobre 1947. Il met en demeure Gaston Gallimard, qui édite *Les Temps modernes*, de choisir : eux ou lui. Selon Jean Lacouture (*op.cit.*, p. 220), il ajoute : « Il y a des dossiers qu'on peut rouvrir. » Gallimard cède. *Les Temps modernes* passent aux éditions Julliard en décembre 1948. Jean-Paul Sartre et

---

<sup>11</sup>.- En 1972, Malraux a rejeté cette phrase. « C'est farfelu ! », a-t-il dit. Peut-être, le journaliste a-t-il interprété des propos de Malraux qui voulait montrer que son combat n'avait pas changé d'âme et qu'il n'avait pas pu prendre parti pour Trotsky réfugié au Mexique en 1937 pour échapper aux procès de Moscou, au moment où il luttait, aux côtés des communistes, pour la République espagnole.

<sup>12</sup>.- *Les Temps modernes*, n°75, août 1952.

Simone de Beauvoir, ulcérés, considèrent alors Malraux comme leur adversaire type. Sartre, dont Jeanyves Guérin dira que « la fréquentation des communistes l'a crétinisé<sup>13</sup> », s'applique, lorsque Malraux devient ministre de la Culture et ambassadeur itinérant du gaullisme, à constituer un contre-ministère et à suivre Malraux à la trace. À Rio, il déclare : « Je veux être, au Brésil, l'anti-Malraux pour effacer ce que celui-ci y a fait en mettant la culture française au service de la guerre d'Algérie<sup>14</sup>. » Affirmation négative, jugement déformé, auxquels, par avance, Malraux a répondu. Après qu'il eut accepté de signer, avec Martin du Gard, Mauriac et Sartre, une « Adresse solennelle contre la saisie du livre d'Henri Alleg : *La Question* », il devint ministre et, à un journaliste qui lui rappelait un reproche de Sartre, il rétorqua, excédé : « Moi, j'ai été devant la Gestapo, pas Sartre. Pendant ce temps, il faisait jouer à Paris ses propres pièces visées par la Censure allemande<sup>15</sup>. » Cette réponse, brutale, prit de l'ampleur, finit par l'emporter. Maté, Sartre, qui s'égarait dans un tiers-mondisme sulfureux, ne s'attaquera plus jamais de front à Malraux.

Restent les remarques venimeuses de Simone de Beauvoir dans *Tout compte fait* (1972) qui n'ont pas une grande importance. « Son exécution des *Antimémoires*, écrit Jeanyves Guérin, est un monument de sottises. » Quant à Sartre, il se charge assez bien lui-même de se ridiculiser : pétitionniste à tout crin, harangueur pathétique juché sur un tonneau et que personne n'écoute, crieur de journaux sur la voie publique, porté à l'outrance, manipulé... « La littérature, écrira Malraux dans ses *Antimémoires*, est pleine d'âmes sensibles dont les prolétaires sont les bons sauvages. » De même, aujourd'hui, le prolétariat en voie de disparition – et c'est dommage – a laissé place, pour les âmes sensibles de la nouvelle bourgeoisie, héritière de Sartre et des utopistes de Mai-68, à la population marginale des cités

---

<sup>13</sup> .- « Malraux et Sartre ou de l'art et la manière de s'engager », dans *André Malraux : unité de l'œuvre, unité de l'homme*. Actes du colloque de Cerisy. Paris, *La Documentation française*, 1989, 381 p., pp. 181-189, p. 187. (Les sartrien(ne)s et les staliniens ne seront pas de taille face à Malraux, mais ils porteront à Camus, plus fragile, des coups terribles, lors de la parution de *L'Homme révolté*, un essai méthodique et très intelligent, un chef-d'œuvre de l'analyse critique et de la pensée humaniste.)

<sup>14</sup> .- Annie Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 516.

<sup>15</sup> .- *Le Monde*, 29 août 1959.

interdites des banlieues et des villes. Pour Malraux, il ne sera plus jamais question de Sartre même s'il accepte, parce qu'il le faut, de signer encore, avec lui, deux appels à la justice : une demande de mise en liberté pour Régis Debray (1969) et l'« Appel des 7 », en 1975, pour protester contre la condamnation à mort de militants basques par les tribunaux franquistes d'exception.

Au soir de sa vie, le 3 novembre 1975, pour Olivier Todd qui l'interrogeait sur Sartre et Aragon<sup>16</sup>, il situera le débat dans le cercle le plus inaccessible du destin, celui des hasards planétaires : « Nous avons, dit-il, une constellation, enfin... le chariot. Les étoiles restent toujours. Mais il reste toujours un même éloignement. Au fond, je crois que ni l'un ni l'autre ne pense beaucoup à moi. Moi, je ne pense pas du tout à eux. »

## ALRAUX ET LES INTELLECTUELS COMMUNISTES

1947 fut une année cruciale pour le Parti. Au mois de juin, l'annonce du Plan Marshall divisa la France en deux camps opposés, irréductibles, au moment même où commençait la Guerre froide.



(D.R.)

<sup>16</sup> .- Dans *Le Nouvel Observateur*, lundi 3 novembre 1975.

La CGT aux ordres du Parti (codifié et financé par Moscou) déclenche des grèves massives dans de nombreux secteurs de l'économie, des conflits violents et une permanente agitation. Alors, tandis que Paul Ramadier chasse les ministres communistes de son gouvernement, tandis qu'au Palais Bourbon Robert Schuman, qui vient de succéder à Ramadier, est accueilli par Jacques Duclos aux cris de « Voilà le Boche ! », tout se passe comme si le pays s'en allait vers le Grand Soir.

C'est la fin du tripartisme. « Entre les communistes et nous, déclare Malraux, il n'y a rien ! » Exacerbée par les multiples témoignages de l'horreur stalinienne, la guerre est déclarée entre le PCF et le RPF.

Après avoir acheté le plus possible d'exemplaires du *Zéro et l'infini* pour le brûler, après avoir le 13 novembre 1947 publié dans *Les Lettres françaises* un faux document pour discréditer Kravtchenko, la direction du PCF lance une revue marxiste de choc, *La Nouvelle Critique*, dont la rédaction en chef est confiée à Jean Kanapa, un professeur agrégé de philosophie (ex-élève de Sartre à Neuilly) qui prend un congé pour mieux servir.

Dans cette revue, qui établit, avec un aplomb sans égal, que Maurice Thorez a été – de Moscou – le premier résistant de France et qu'il a lancé, avant De Gaulle, un appel à la résistance ; dans cette revue (où un mensonge chasse l'autre, et pour laquelle le plus grand peintre du temps, incarnant le « réalisme socialiste » prôné par Jdanov, se nomme Fougeron aussi moderne dans ses théories que Lyssenko qui a découvert « une science bourgeoise et une science prolétarienne ») paraissent des articles fracassants pour régler le compte de Malraux.

Nous en avons choisi deux. Celui de Nina Catach (16 mai 1950) intitulé : « André Malraux et la relève du fascisme » et celui de Jeanne Modigliani (31 décembre 1951) : « S'il y avait une esthétique de l'impérialisme. »

L'article de Nina Catach est un modèle du genre. On ne sait, dans ce texte de onze pages, ce qui l'emporte de la haine ou de la bêtise. On y apprend que Malraux, « mercenaire en Espagne », « lié à Trotski », « agent de l'*Intelligence Service* pendant la guerre », caricature dans ses romans, qu'on ne peut « relire sans dégoût, sans répulsion », « *son propre monde en putréfaction* ». Malraux, « *parasite et profiteur* » qui,

« comme De Gaulle, manque d'idées », rappelle, à M<sup>me</sup> Catach, Alfred Rosenberg, le théoricien du national-socialisme pendu à Nuremberg le 16 octobre 1946. Devenu un des « chiens de garde de la bourgeoisie », Malraux n'aspire qu'à la guerre civile. C'est pourquoi il paraît légitime à Mme Catach de voir en lui, ainsi que le suggère le subtil Jacques Duclos, « le héraut de la relève du fascisme ».

L'article de Jeanne Modigliani<sup>17</sup>, plus habile, dissèque, à sa façon, *La Psychologie de l'art*. Elle reproche à Malraux de nier les liens de l'art et de la réalité, d'exalter l'irrationnel. Mobilisant Croce, Gentile, Nietzsche, Rosenberg, Spengler, elle écrit : « S'il y avait une esthétique de l'impérialisme, elle consisterait précisément à confisquer, à monopoliser en quelque sorte l'art de tous les temps et de toutes les nations, l'art de tous les peuples, pour en faire la jouissance de quelques rois du monde. »

"Mais ces élus ne pourraient en jouir qu'au prix d'une négation de tout ce qui est le mouvement même de l'art, parce que ce mouvement qui fait corps avec celui des peuples est pour eux une menace mortelle."

"Pour s'appropriier l'art, il faut qu'ils le déracinent, qu'ils l'arrachent à l'histoire et à la vie."

"Et c'est bien ce qu'a voulu faire Malraux. »

Heureusement pour l'humanité, ajoute-t-elle, ces manipulations se heurtent à la vigilance, à la résistance de Jacques Duclos et des siens « qui défendent avec le patrimoine national (...) *le présent et l'avenir de la France*. » De ces allégations, Malraux aurait sûrement ri s'il n'avait su que, pendant ce temps, dans les camps soviétiques se mouraient des millions d'opposants présumés ou victimes de dénonciations, en compagnie de Juifs, d'artistes, de marginaux, s'il n'avait su qu'en URSS on peignait « des icônes de Staline dans le style de Déroulède<sup>18</sup>. »

Autrement clairvoyants étaient les propos d'Aragon dans l'entretien qu'il donna au périodique américain *New Republic*, au mois d'août 1938 : « L'homme (Malraux), y déclarait-il, qui donne sa vie

---

<sup>17</sup> .- Jeanne Modigliani, fille du peintre et de Jeanne Hébuterne, quitta le Parti en 1956. Désillusionnée, après beaucoup de désespoirs accrus par l'alcool, elle se suicida.

<sup>18</sup> .- "Appel aux intellectuels", *op. cit.*

pour le peuple espagnol écrit en même temps que le seul peuple au monde qui soit digne d'être sauvé est le peuple des statues. »

En revanche, Pierre Hervé, qui passait pour le plus vigoureux polémiste du Parti, ne s'embarrassait pas de circonlocutions. Après la publication d'un article de Mounier, auquel nous allons faire référence, il écrit dans *Action*, le journal qu'il dirige : « On se demande en vérité pourquoi Mounier cherche midi à quatorze heures avec une telle obstination. Qui a jamais dit ou pensé que Malraux est, littéralement parlant, conservateur ou réactionnaire ? Il est fasciste. Entendez-vous Mounier ? Fasciste ! Pourquoi, dans votre jugement sur le RPF (...) omettez-vous l'essentiel ? Le fascisme et sa terreur, ses camps de concentration et ses tueurs ? »

Peut-être était-il alors sincère avec lui-même, Pierre Hervé qui sera exclu, avec tant d'autres, de ce parti qui l'aidait à vivre ? Un parti qui se sabordera dans le délire névrotique des religions séculières<sup>19</sup>, qui oubliera tous ses thuriféraires et ses polémistes, mais qui, le jour venu, fera déposer sur la tombe de Malraux, à Verrières-le-Buisson, une somptueuse gerbe de fleurs.

## **MALRAUX INTERROGÉ PAR LA REVUE *ESPRIT***

Troublé par ces controverses, ces débats sonores autour de Malraux et du RPF, Emmanuel Mounier, philosophe catholique, progressiste (il créa le « personnalisme » afin d'essayer de réaliser la synthèse entre le christianisme et le socialisme), directeur de la revue *Esprit* qu'il a fondée, décide de consacrer un numéro spécial (octobre 1948) à ce cas de conscience sous le titre : « Interrogation à Malraux ». Grâce à divers points de vue critiques (non communistes), il s'agit de répondre

---

<sup>19</sup> - Après toutes les vérités révélées sur les tyrans, les bourreaux, les suppliciés, les purgés et les forçats, les peuples écrasés et les privilégiés, après l'ouverture des archives qui mettent en lumière les mensonges, les trahisons, la folie et la terreur générés par cette idéologie sectaire, qui peut expliquer aux Français clairement, calmement, comment on peut, aujourd'hui dans un pays dit libre, être encore communiste ?

à la question : « Pourquoi Malraux s'est-il engagé dans ce parti fondé par Charles de Gaulle, le RPF ? »

Des amis de l'écrivain, Roger Stéphane, Gaëtan Picon, y défendent ses prises de position. Toujours perspicace, Gaëtan Picon affirme : « La révolution communiste relève dans son œuvre de la symbolique formelle – non de celui de la signification. Aux valeurs profondes de la signification, Malraux est resté et je pense qu'il restera fidèle. La lutte de l'homme contre les dieux, qu'un instant a figurée la mythologie révolutionnaire du communisme, vivra dans d'autres images qu'il appartient à son génie créateur de former. » Albert Béguin, l'analyste des œuvres de Péguy, de Bloy, de Bernanos, voit, quant à lui, en Malraux, plus que le héros de son temps, le « martyr, le témoin qui ne peut qu'en assumer les déchirements, les désespoirs et la torture. » Mais, conclut-il, « si l'on considère que le fasciste est celui qui, n'ayant aucune raison métaphysique de croire malgré tout en l'homme » décide cependant « de sauver les hommes », Malraux en effet est le « seul authentique fasciste français ».

Emmanuel Mounier qui clôt le débat, enclin à « ne jamais désespérer personne » et « à ne jamais désespérer de personne », intitule son essai : « Malraux ou l'impossible déchéance ». Il le termine ainsi : « Certes, si Malraux, comme il le dit à tout venant, et comme la hauteur de son œuvre nous incline à le croire, reste en lui-même fidèle à toute sa foi passée, on imagine qu'il ne se donne pas aujourd'hui une position commode. S'il pense réellement triompher, par la seule dureté de son énergie solitaire, des médiocrités accumulées dans ces rassemblements de déroute que la petite bourgeoisie européenne, à bout d'invention et de vitalité, prend pour des marches héroïques, on ne peut contester qu'il continue à battre les frontières de l'impossible. Mais si cette hypothèse est juste, qui sauve Malraux de la déchéance et de la facilité, ne trouverait-il pas dans ce paradoxe de l'action, dans cette ellipse obscure et lyrique de la révolution à la conservation, un aliment à son vieux goût du paroxysme et de l'absurde ? L'illusion lyrique a plusieurs visages. À entendre parfois l'inquiétant pathos qui fuse de ses déclarations publiques, on se demande avec angoisse si quelque alliance obscure de ferveur inoccupée et de désespoir invaincu ne s'apprête pas à jeter les forces vives de *L'Espoir* à l'Europe frileuse des conjurés de la peur. »

Malraux, qui affirmait le 17 mai 1947 à Cyrus Sulzberger que « le RPF échouerait s'il n'arrivait pas à rallier des éléments de gauche » et que « certains adhérents de droite » le gênaient, a conscience de ce danger. De Gaulle également, qui n'aima jamais la « France de l'argent » ni celle des notables et des boutiquiers. C'est une des raisons qui l'amènera à dissocier le RPF.



**Emmanuel Mounier fondateur de la revue *Esprit* (D.R.)**

Dans ce numéro d'*Esprit*, passionnant miroir de l'époque, nous avons isolé l'article de Claude-Edmonde Magny intitulé « Malraux le fascinateur (pp. 513-534) dont il est précisé, au début du dossier, qu'il a été écrit « indépendamment de l'intention de cette enquête ». N'empêche, en ces années manichéennes, en ces temps de mauvaise foi, il constitue un bel exemple d'intelligence vénéneuse, arbitraire et mal employée.

D'autant que Claude-Edmonde Magny, ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de philosophie, sait de quoi elle parle. Mais elle est alors sous l'influence des sartriens. Dominique et Jean-Toussaint Desanti, nous l'ont confirmé dans une lettre datée du 30 août 1996 : « Claude-Edmonde Magny était proche de Sartre, admirative (...). D'ailleurs, en 1948, *l'intelligentsia* de gauche se divisait entre les

communistes et les sartriens (...). C'était un temps de passions aveugles. Pour eux, le verdict était sans nuance : Malraux avait trahi, car tout le portait vers le mépris. »

Mais, comme Claude-Edmonde Magny est une brillante critique, c'est elle qui fascine le lecteur, qui le manipule afin de soutenir son propos. D'après elle, Malraux ne cherche pas le dialogue. Il est l'homme de l'incommunicabilité absolue, ce qui influe sur ses écrits et ses techniques d'écrivain. Son œuvre nous présente un « univers affreux », émiété, cloisonné, dans lequel des groupes d'hommes aux idéologies différentes ne peuvent que s'exterminer. Cette « vue du monde » est « politiquement dangereuse ». Malraux, affirme-t-elle, est sur le point d'accepter une société qui « se donne des conditions qui aboutiront inévitablement à la constitution d'un univers concentrationnaire où la moitié de l'humanité (...) fera lentement périr l'autre, à moins qu'elle ne dispose de moyens assez puissants pour l'exterminer en bloc d'un seul coup. » Car, ajoute-t-elle, pour en revenir à Malraux, « une conception atomistique du monde suscite logiquement l'intervention de la bombe atomique. »

Dans la mesure où, par ailleurs, elle a composé des ouvrages importants<sup>20</sup>, on ne peut que regretter qu'elle ait écrit cette étude assez extravagante, qu'elle n'ait pas fait preuve de plus de compréhension. Elle aurait dû se garder de juger trop vite et trop bas, l'auteur-acteur de *L'Espoir*.

Il est vrai que Malraux utilise fréquemment l'ellipse et l'antithèse. Il choisit et, lorsque ses idées s'allument les unes aux autres, il fait appel à l'intelligence du lecteur, à l'intuition poétique. Il est vrai aussi que la question de la différence entre les êtres humains, de la difficulté de communiquer l'obsède, mais tous ses personnages – qui sont comme chacun de nous des prisonniers menacés d'aphasie – cherchent à s'arracher à leur solitude, à leur singularité, à dialoguer.

L'œuvre de Malraux et sa vie apparaissent aujourd'hui comme un effort intense, volontaire, pour résoudre le problème de la communication entre les hommes. Toutes ses scènes dialoguées répondent à la question étonnée de Kyo : « Le phono déforme ? »

---

<sup>20</sup>.- *L'Âge d'or du roman américain*, 1949 ; *Histoire du roman français depuis 1918*, 1950.

Métaphysiquement, l'ensemble des dialogues de son œuvre romanesque et autobiographique forme une quête de soi, de l'autre, des autres, d'une unité qui rassemble. Malraux n'est pas un homme de la solitude, mais contre la solitude, ce qui réduit à néant l'argumentation de Claude-Edmonde Magny. Elle reproche encore à Malraux d'escamoter toute synthèse.

« Ce reportage, écrit-elle de *L'Espoir*, (...) où les événements se trouvent simplement décalqués sans effort de synthèse. » Remarque malveillante dont tous les mots sont faux. Les dialogues de *L'Espoir* posent des questions, mais apportent aussi des réponses. Si Malraux ne donne pas de solution définitive, c'est par refus du totalitarisme. Son œuvre, ainsi que celle de tous les grands créateurs, est une œuvre ouverte.

« Quel créateur véritable, écrit Frédéric Vitoux<sup>21</sup>, aurait l'impudence, l'orgueil fou ou la naïveté de clore soigneusement ses livres, d'en saturer les lignes de fuite, d'en fermer les caractères, d'en contrôler toutes les significations, d'en bannir toutes les incohérences? »

La pensée de Malraux n'est pas « discontinue », elle ne « saute » pas « perpétuellement d'une idée à l'autre ». Au contraire, elle s'enrichit. Les idées se heurtent dans ses dialogues, mais ce heurt engendre des idées nouvelles qui peuvent être, de même, dialectiquement dépassées. Ces échanges élucident les mystères de la condition humaine de façon dynamique et, au travers d'eux, s'élabore une pensée ; bien que Malraux apprenne plus à réfléchir qu'il ne forge des théories. Agnostique et relativiste, il pense que les systèmes sont des grilles plus ou moins cohérentes, plus ou moins ingénieuses pour comprendre l'homme et le cosmos ; il se méfie des vérités révélées et il lutte contre tous les totalitarismes. Il le dira à Roger Stéphane : l'intelligence, pour lui, c'est « la destruction de la comédie » (ne pas être dupe de soi), « le jugement, plus l'esprit hypothétique » (ne pas être dupe des autres et de l'avenir).

Ainsi compris, le jugement c'est l'analyse du fait, du possible fondé sur le présent, l'application à ne rien confondre : dans le domaine de la

---

<sup>21</sup> .- Dans son livre, *Céline*. Paris, Belfond, 1978, 252 p., p. 221.

politique, « la vérité, c'est ce qui est vérifiable<sup>22</sup>. » Car, s'il ne prétend pas connaître la Vérité, il connaît le mensonge, les piperies, les injustices ; et son but, au RPF comme ailleurs, « est de donner aux hommes leurs chances ».

À l'opposé d'un courant de conservatisme bourgeois, personnifié, dans les années 1930, par Henri Massis, il est persuadé que l'Occident ne détient pas la clé du monde, qu'il existe d'autres modes de vie, d'autres structures mentales, d'autres cultures considérables et capables d'éclairer notre civilisation. Aussi, ses essais – depuis *La Tentation de l'Occident* jusqu'à *La Psychologie de l'art* (le premier tome du *Musée imaginaire* paru au moment où Claude-Edmonde Magny écrit son article), en passant par *l'Esquisse d'une psychologie du cinéma* – énoncent sa projection, dans l'espace et dans le temps, afin d'y interroger d'autres conceptions du monde.

L'utilisation abondante qu'il fait du dialogue résulte pareillement de cette éthique de la relativité. Parce que ce procédé permet de présenter une multiplicité d'événements et de plans, le relief, le mouvement qu'il crée, sont propices à l'examen des idées, à leur discussion. Même si le dialogue accroît l'effet sceptique par la multiplication des points de vue, la diversité des expériences, il favorise une meilleure connaissance des faits. Malraux y confirme la générosité de son intelligence, car il n'y envisage pas le salut (provisoire) dans l'unification dogmatique, mais dans la diversité volontairement unie.

C'est pourquoi Claude-Edmonde Magny a tort lorsque, pour servir sa thèse, elle assimile la pensée de Malraux à celle de Spengler et le vocabulaire qu'elle utilise (« charnier », « Buchenwald des arts plastiques », « dents d'or amassées (...) en gros tas », etc.) est infâme. Malraux, bien qu'il croie au pluralisme, à la relativité des civilisations, à leur mort confirmée par l'Histoire, n'a cessé d'affirmer, contre Spengler, « qu'un certain nombre de valeurs ont passé<sup>23</sup> ». Ses essais

---

<sup>22</sup> .- « Appel aux Intellectuels », *op. cit.*

<sup>23</sup> .- Par exemple, dans « L'Homme et la culture artistique » (conférence donnée le 4 novembre 1946 à la Sorbonne sous les auspices de l'UNESCO), il dit : « Il est possible que nous ne sachions rien de ce qu'était la réalité psychique d'un Égyptien, mais ce que nous savons, c'est qu'un certain nombre de valeurs transmissibles ont passé à travers ces cultures qu'on nous avait données comme closes et que ce sont ces valeurs

sur l'art ne seront ni le « Buchenwald » de l'art, ni le « crématoire » que Claude-Edmonde Magny dénonçait par avance, mais le chant souverain des voix du passé qui atteste qu'un monde créé par l'homme échappe, pour l'instant, au destin.

Le temps où meurent les dieux, où les valeurs s'écroulent, ne peut être qu'un temps de la dispersion, de la communication difficile ; un fait de société que Malraux ressent douloureusement, qu'il met en scène pour essayer de le dominer, de chercher des trouées, des passerelles.

Il y a des écrivains de l'incommunicabilité absolue. Eugène Ionesco, par exemple. Ses pièces ont en commun cette désarticulation du langage, cette accélération qui charrie tout vers la fosse commune de la solitude et du néant, qui conduit au silence. Aux antipodes, Malraux magnifie la puissance du dialogue. Lequel peut enlever de l'importance à la découverte, douloureuse, de l'homme lorsqu'il entend « pour la première fois sa voix à travers ses oreilles et non plus à travers sa gorge » ; lorsqu'il comprend qu'il ne se connaît pas et que personne, jamais, ne connaîtra la plénitude de sa « voix intérieure ».

Quoi qu'il en soit, l'Histoire lui a donné raison. Le communisme ne sera plus, bientôt, qu'une utopie sanglante parmi d'autres et, à l'exception du couple Sartre-Beauvoir, ces critiques, ces mystifiés, ces devins, ces donneurs de leçons ont sombré dans l'oubli. C'est une preuve de vanité et de myopie intellectuelle d'avoir tort avec les autres, mais c'est aussi un drame d'avoir raison avant les autres. Une source de souffrance qui n'est guérie que par la marche du temps. Par bonheur pour lui, Malraux a toujours préféré l'action réfléchie à la critique de l'action, stérile et, le plus souvent, d'une parfaite inutilité.

\*

Gêné par l'évolution du RPF, Malraux prend ses distances. À partir de 1950, il n'apparaît plus que dans les grandes occasions au côté du général de Gaulle. (Son dernier discours au Conseil national élargi du

---

qui sont arrivées dans notre pensée ; que c'est d'elles que nous essayons de faire un tout. »

RPF date du 5 juin 1952.) Il a compris que le « mouvement de salut public » dont il rêvait avait été détourné à des fins électoralistes. De même, déçu, voyant venir depuis des mois « la faillite des illusions », Charles de Gaulle dissocie le Rassemblement le 6 mai 1953. Staline est mort deux mois auparavant, le 5 mars.

Mais, quelles qu'aient été les faiblesses du RPF, de Gaulle et Malraux furent prévoyants, soucieux de se construire et de construire une histoire moins tragique<sup>24</sup>. Maintenant que le XX<sup>e</sup> siècle s'est refermé sur lui-même, l'unité de la lutte de Charles de Gaulle, son sens de la grandeur et de l'État, ne sont plus contestés que par des politiciens ratés, des braillards professionnels, des attardés de l'Histoire ; l'unité de la pensée et de l'action d'André Malraux n'est plus discutée, sauf par ceux qui ne connaissent pas son œuvre, la connaissent mal ou le détestent par propension. Les autres ont appris que son adhésion au RPF n'était qu'une des phases de sa lutte contre le destin alors personnifié par Staline et les staliniens ; la suite logique de ses combats d'Indochine, d'Espagne et de sa Résistance. Comme il l'écrivit dans sa préface au beau livre de Louis Guilloux, *Le Sang noir*, il s'agissait – il s'agit toujours – de contraindre les puissances aveugles « à se retourner, et à ouvrir de force leurs yeux fermés pour qu'elles montrent enfin un visage humain – le seul de leurs visages qui libère les morts. »

André Nolat

---

<sup>24</sup> .- Commentant la période du RPF dans la geste gaullienne, Jean Lacouture, au cœur de sa monumentale biographie [*De Gaulle*, Paris, Seuil, 3 tomes : *Le Rebelle* (1890-1944), 1984, 859 p. ; *Le Politique* (1944-1959), 1985, 723 p. ; *Le Souverain* (1959-1970), 1986, 865 p.], écrit : « Les sondages effectués à l'époque par l'IFOP montrent bien que l'électorat du RPF n'est pas un simple avatar de la droite, ni même du bonapartisme, qu'on ne saurait l'enfermer dans une catégorie sociale, et qu'il représente un amalgame des classes moyennes, des cadres de l'État et d'un monde du travail déçu par la SFIO et rebuté par le sectarisme stalinien. Les mêmes sondages indiquent que les électeurs du Rassemblement se sont déterminés moins par dévotion personnelle au chef (18 %) que par intérêt pour le programme du RPF (31 %), ce qui justifie l'effort intellectuel accompli depuis quatre ans, et distingue le mouvement du bonapartisme » (tome 2, p. 375). Par ailleurs, le temps du RPF ne fut pas du temps perdu : il permit à de Gaulle de préparer l'avenir, de mieux connaître le peuple et d'acquiescer cette bonhomie qui, par la suite, le plaça haut dans le cœur des Français.